

LE PRINTEMPS

(À MA PETITE COUSINE)

C'est le printemps ! Au plaisir toute invite :
Le vieux soleil a repris sa vigueur
Et l'amitié plus fortement palpite
En tout cœur.

Vois dans les champs se fond toute la glace ;
Le ruisseau coule avec rapidité
Et la froidure aura bientôt fait place
A l'été.

Dans nos chemins le gai moineau sautille :
Il ne craint plus le vent ni les frimas.
L'étoile au ciel plus doucement scintille
N'est-ce pas ?

L'arbre engourdi se réveille en sa sève
Et se remet à pousser ses bourgeons ;
Le flot revient caresser sur la grève
Les buissons.

Et la charmille, et le petit parterre
Où si souvent tu prenais tes ébats
Vont se couvrir encor de fleurs, ma chère,
Sous tes pas !

C'est le printemps !... Le cœur tressaille d'aise
Aux beaux projets qu'il enfante en ces jours :
Il croit, le fou, que revienne la fraise
Pour toujours.

Soyons joyeux ; profitons-en ma belle,
Car les beaux jours sont bien vite passés ;
Et l'on dira, lorsque part l'hirondelle :
" Pas assez ! "

Non, pas assez ! rien que quelques semaines !
Mais cependant si tout passe si tôt,
N'en est-il pas ainsi de toutes peines ?
A bientôt !

" Bientôt " ce mot créé par l'espérance ;
Et que le cœur répète trop souvent ;
Car " bientôt " voit finir joie et souffrance,
Mon enfant.

Ah ! le printemps, au bonheur tout invite,
Le vieux soleil retrouve sa vigueur
Et l'amitié plus fortement palpite
En tout cœur.

GERMAIN BEAULIEU.

REFLEXIONS

On dit souvent : La France ne sait pas coloniser.

Est-ce vrai ?
Devons-nous, sans le contester, admettre ce reproche ?

Les autres peuples se plaisent à proclamer leurs mérites.

Nous laissons indolemment déprécier le nôtre, et parfois nous le déprécions nous-mêmes.

On nous accuse de nous abandonner à de futiles vanités. Mieux vaudrait nous maintenir dans une juste fierté.

J'ai souvent songé qu'un écrivain qui voudrait compiler les documents publiés à diverses époques, fouiller dans les archives de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, pourrait composer une histoire des plus intéressantes, l'histoire des Français dans l'Amérique du Nord, l'histoire de nos explorations, de nos découvertes, de nos luttes chevaleresques et de nos œuvres de civilisation dans cette immense contrée où nous avons fondé un royaume qui s'appelait la Nouvelle-France, dont nous avons

— Il est retenu au lit par la fièvre, lui répondit-on, depuis le jour où il a reçu la lettre de madame la duchesse.

— Et le père Rinaldo ? reprit-elle.

— Il est à la chapelle.

C'était le chapelain du château. La duchesse l'envoya chercher par sa première femme, la signora Bianca. Celle-ci revint dire qu'elle avait trouvé le saint homme occupé à dire une messe des morts, et qu'elle n'avait pas osé l'interrompre.

Un quart d'heure après, le chapelain parut devant Elvire.

— Je voudrais bien savoir, père Rinaldo, lui dit elle d'un ton plein de hauteur et de dépit, pourquoi vous ne vous êtes pas trouvé là au moment de mon arrivée.

— Madame la comtesse, répondit le vénérable religieux en fixant sur elle un regard assuvé, un devoir de reconnaissance et d'affection m'attache aujourd'hui à la mémoire du duc de Manfrédonia, comme autrefois à sa personne ; mais ce devoir, devenu encore plus sacré depuis que j'ai placé de mes propres mains mon infortuné maître dans la tombe de ses ancêtres, je le remplirai loin de ce château, où il ne m'est plus permis de demeurer, après l'outrage que vous avez fait à l'ombre de votre noble époux.

Cela dit, il se retira d'un pas ferme, et peu d'instants après il quittait le château pour aller s'ensevelir dans une profonde retraite, à l'abri des ressentiments du comte et de la comtesse de Vicence.

Les nouveaux époux essayèrent quelque temps de faire tête à l'orage ; mais voyant l'inutilité de leurs efforts pour apaiser l'irritation générale, ils prirent tout à coup le parti de quitter Manfrédonia et de se retirer en France, où moins connus et moins observés, ils purent se livrer sans contrainte à leurs goûts de dissipation et de désordre.

Polydore, comte de Vicence, issue d'une illustre maison, avait été mis sous la tutelle du comte Ariosto, père d'Elvire ; mais après la mort de son tuteur, il avait dissipé son faible patrimoine, et n'avait plus d'autre ressource pour vivre que la généreuse amitié du jeune comte Ariosto, frère de la duchesse. Doué d'un grand talent de séduction, Polydore avait su gagner, sous un masque de loyauté, l'estime et l'affection du jeune comte ; aussi déposait-il presque à sa fantaisie des immenses revenus de son ami.

A l'époque où nous voyons la duchesse Elvire passer si précipitamment dans les bras d'un second époux, son frère, le comte Ariosto, s'était retiré dans une de ses terres en Toscane, livré tout entier à la douleur que lui causait la perte d'une femme tendrement aimée. C'était lorsque cette chère Clémentine venait de lui être enlevée, qu'il apprit coup sur coup la mort du duc de Manfrédonia, son meilleur ami, et le mariage de la veuve. Indigné de la conduite de sa sœur, il rompit tout commerce avec elle et avec Polydore ; mais plus tard, succombant sous le poids de sa douleur et sentant que sa fin était proche, il voulut mourir en paix et se réconcilier avec eux. Une lettre qu'il leur adressa au moment suprême appelait, dans les termes les plus solennels, leur protection et leur intérêt sur les deux enfants

été dépossédés dans une heure à jamais néfaste.

Je ne sais qui a dit : " Partout où résistent des coups de sabre on peut être sûr de trouver des Français. " Nous pourrions dire aussi très justement qu'on trouvera des Français partout où il y a une entreprise hardie, une tentative généreuse, un acte d'humanité et de bienfaisance.

On a beaucoup vanté depuis une trentaine d'années l'esprit d'invention, le génie industriel et la persévérance, les travaux et les institutions des Américains. On oublie ce que les Français ont fait dans ce pays, bien avant qu'il fût question de ces nouvelles générations d'émigrants de toutes sortes que l'on réunit sous le nom de race anglo-saxonne pour leur donner un caractère d'homogénéité qui ne résiste pas au moindre examen.

Les Français sont entrés dans cette région quand elle était encore dans son état primitif et sauvage, et en ont eux-mêmes ouvert les différentes voies à ses maîtres actuels.

C'est un marin français le valeureux Jacques Cartier qui a découvert le Saint-Laurent. C'est un prêtre français, le père Marquette, qui a découvert le cours du Mississippi ; c'est un gentilhomme français, le vaillant Lasalle, qui descendit le premier ce grand fleuve jusqu'à son embouchure. Ce sont les Français qui les premiers fondèrent des établissements agricoles sur les rives de l'Ohio, dans la Caroline du Sud et sur les confins du golfe du Mexique. Ce sont les Français qui colonisèrent l'Acadie, dont un illustre poète, Longfellow, a raconté en termes touchants les derniers désastres, et le Canada, où subsistent encore pleinement la langue et le souvenir de la France, et la Louisiane. Ce sont ces intrépides Canadiens qu'on appelait les *voyageurs* et les *coureurs des bois* qui s'avancèrent à travers les forêts impraticables, franchirent les torrents, s'avancèrent les torrents s'aventurèrent sur les lacs, et furent les premiers pionniers de cette immense contrée où les Américains se glorifient aujourd'hui de construire leurs cités, de dérouler les rails de leurs chemins de fer et de faire flotter leurs bateaux. Sur une longueur de neuf cents lieues, depuis le plateau rocaillieux où s'élèvent les remparts de Québec jusqu'à la plaine humide où s'étalent les vastes maisons de la Nouvelle-Orléans ; depuis le voisinage des glaces du Labrador jusqu'aux parages des tropiques ; depuis les rives de l'Hudson jusqu'aux extrémités du Nord, partout, au XVIe et au XVIIe siècle, le sol a été sillonné et jalonné par les Français. Maintenant encore, c'est à l'aide des bateliers canadiens que la compagnie de la baie d'Hudson et les autres compagnies qui font le commerce des fourrures accomplissent leurs difficiles opérations. Ce sont les trappeurs, descendant, pour la plupart, de familles françaises, qui ont éclairé et protégé les premières expéditions des Américains vers Santa-Fé et la Sierra-Nevada de la Californie. Un grand nombre d'entreprises dont s'enorgueillit la république des Etats-Unis ont été conçues et achevées par des Français. L'un des plus intelligents et des plus audacieux explorateurs de l'Amérique, le général Frémont, est d'origine française.

XAVIER MARMIER.